

## SIVASA

Le village de Sivasa, bien à l'écart de la Cappadoce touristique, se situe à trente-cinq kilomètres à l'est de Nevşehir. Serpente d'abord sur le plateau, la piste poussiéreuse traverse un petit pont de pierres bordé de peupliers, pour desservir finalement la bourgade de Sivasa. Au pied de la falaise, s'étendent les petites maisons aux toits en terrasse. Les habitations grisâtres aux imposants blocs de tuf se fondent dans le paysage ; çà et là, quelques fenêtres cernées de blanc se détachent. Perçant les toits, des poteries laissent passer la fumée, des échelles tordues aux barreaux irréguliers s'élancent d'une terrasse à l'autre, plaquée sur les pierres des murets, la boue sèche au soleil. Une jeune fille à la tenue colorée se presse dans l'ombre d'un passage étroit ; là bas, couchés dans la poussière, des chiens de berger dorment au pied d'un chariot abandonné ; plus loin, quelques volailles fouillent le sol d'une petite cour. Le village est comme figé. Les blocs gigantesques encadrant portes et fenêtres semblent appartenir à une autre époque, les constructions récentes, faites de parpaings, sont pratiquement inexistantes et la plupart des maisons affichent une origine très ancienne. Les habitants de Sivasa en sont conscients. « Nous n'avons pas construit ces maisons, nous disent-ils, nos ancêtres non plus. Lorsque nous sommes arrivés elles étaient déjà là ». Ainsi selon ces témoignages, l'architecture semble d'ailleurs le confirmer, ce village, œuvre d'anciens habitants de la Cappadoce, aurait été réutilisé tel quel par l'envahisseur turc. Ces constructions dateraient alors d'au moins six ou sept siècles.

La présence humaine en ce lieu n'est pas récente. Un peu à l'écart du village, dans la plaine, d'immenses blocs de tuf effondrés présentent de curieuses inscriptions. L'aspect de cette « écriture » gravée dans la roche évoque incontestablement la période hittite (quelques millénaires avant Jésus-Christ).

Par ailleurs, derrière le village, à proximité des habitations, un personnage est sculpté dans la roche. Le cours du temps a effacé les détails mais il portait certainement une sorte de tunique dont le drapé au niveau des jambes est encore bien visible. Les archéologues locaux l'ont appelé, arbitrairement il nous semble, le « Zeus » de Sivasa. Il peut effectivement appartenir à la période romaine mais pourquoi pas à une époque antérieure voire hittite ?

Enfin, l'entrée d'une cavité correspondant certainement à un ancien accès de la ville souterraine, s'avère fort intéressante. Le linteau massif repose sur deux blocs monolithes et, en son centre, se trouve gravée une croix. Cet élément d'inspiration byzantine permet de confirmer, pour le village mais aussi pour la cité souterraine à laquelle appartenait sûrement cette entrée, une construction antérieure à la colonisation ottomane de ces contrées reculées (avant les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles). Mais laissons là les

habitations de surface pour nous enfoncer dans le ventre de Sivasa.

### **Le schéma défensif de la cité souterraine**

L'extraordinaire ville souterraine étire ses ramifications au cœur de la falaise de tuf qui s'élève derrière le village. Occupant une superficie de quelque huit mille mètres carrés, le réseau longe la ligne du coteau sur près de cent mètres. L'accès à cet ensemble de couloirs et de salles répartis sur deux étages se faisait grâce à de nombreuses ouvertures perçant la falaise. La répartition de ces entrées, qui étaient au moins au nombre de douze, suit l'axe du coteau ; elles débouchent ainsi dans la partie sud de la ville souterraine.

Aujourd'hui, seule l'une d'entre elles demeure praticable ; quant aux autres, depuis l'extérieur, il ne reste que quelques traces, tel un effondrement chaotique au fond d'un ancien habitat troglodytique ou encore l'encadrement monumental de la porte d'une cave éboulée, pour rappeler leur existence.

Taillés le plus souvent dans le tuf, quelques couloirs d'accès présentent cependant un appareillage. Cet aménagement permet certainement une consolidation efficace aux endroits où la roche s'avère fragile.

Chaque galerie conduisant dans la cité



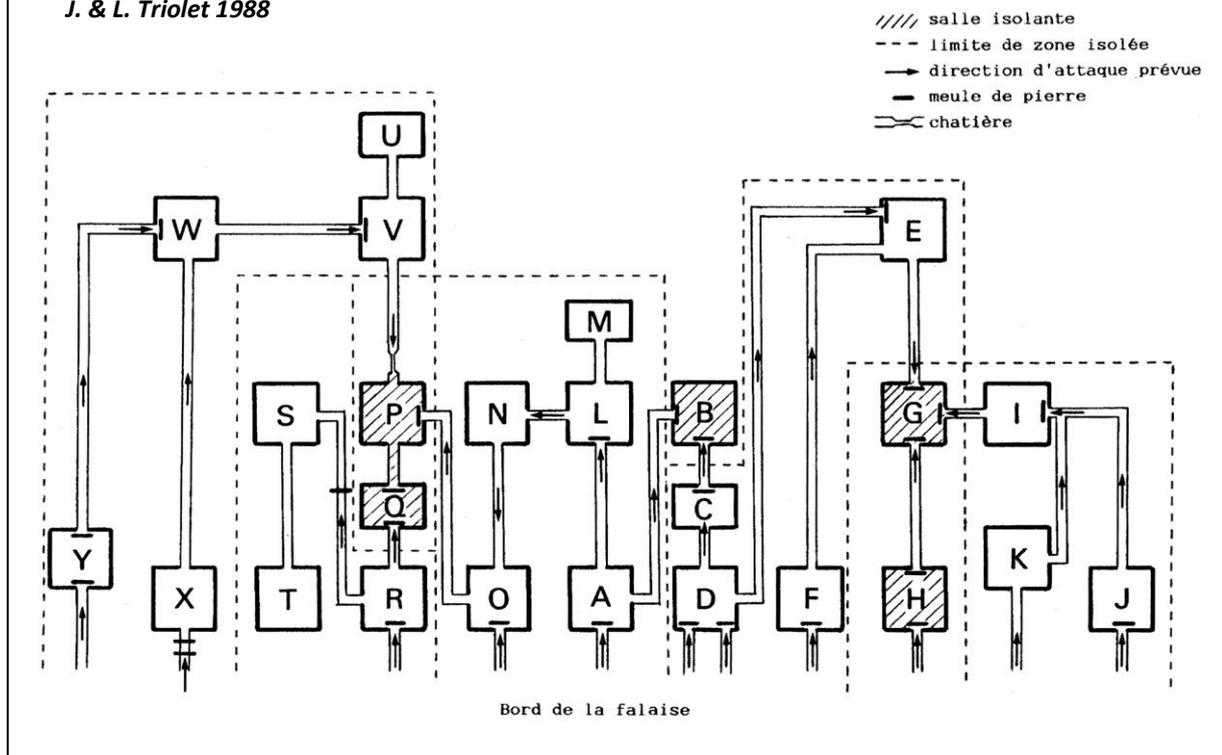
autour de cinq cents personnes, ce qui correspond à la population actuelle de Sivasa qui ne s'est d'ailleurs guère étendue au cours des siècles. L'évacuation du village de surface vers la ville souterraine ne pouvait se faire par un accès unique. Le grand nombre de réfugiés et la rapidité imposée par l'arrivée imminente des pillards interdisaient une telle disposition. Il fallait donc plusieurs entrées conduisant dans la ville souterraine de façon à assurer une évacuation rapide et ordonnée. Mais cette multitude d'accès affaiblissait la défense du réseau souterrain, augmentant les voies de pénétration possibles pour les assaillants. Pour répondre à ce double impératif d'efficacité, non seulement dans la défense mais aussi dans l'évacuation, les architectes de Sivasa durent adopter une organisation défensive rigoureuse des plus évoluées. Les salles et les couloirs s'articulent donc suivant plusieurs orientations défensives pour former un ensemble cohérent au sein duquel se dégagent plusieurs zones. On peut distinguer, dans la cité, deux grands types de salles. Tout d'abord, les salles refuges protégées par des meules qui permettaient, grâce à leurs multiples aménagements utilitaires (point d'eau, silos, magasins, niches, mangeoires), le séjour temporaire des réfugiés et de leurs moyens de subsistance. Puis, les salles isolantes dont le rôle est principalement stratégique. Ayant une position plutôt centrale au sein du réseau, elles présentent plusieurs ouvertures donnant dans des parties opposées de la ville. Possédant une meule défendant chacun des deux ou trois couloirs communiquant avec les autres salles du réseau, elles permettaient de se garantir d'une attaque, quelle que soit la voie de pénétration des assaillants. Il existe deux salles isolantes purement défensives (B et Q) alors que deux autres (G et P) présentent en plus des aménagements utilitaires (puits à

eau, silos) leur conférant un rôle d'ultime refuge apte à faire face à toutes les situations. Pour comprendre l'articulation globale et cerner le schéma défensif de la cité, nous allons légèrement simplifier la réalité. Schématiquement, grâce à ces quatre salles isolantes, il est possible de distinguer, dans l'organisation défensive de la ville, cinq zones isolées regroupant plusieurs « chambres » souterraines. Dans une telle zone, l'orientation de la défense de chacune des salles ne prévoit qu'une seule direction de pénétration de la part des assaillants : de l'extérieur vers l'intérieur.

Ceci constitue l'axe principal de défense. Parmi les pièces en enfilade, plusieurs possèdent de plus un accès direct depuis l'extérieur défendu indépendamment.

Pour l'ensemble des salles, le schéma global de défense conserve la même orientation, ne prévoyant qu'un seul sens pour l'attaque des assaillants. Les accès directs ne sont que des ramifications très courtes rejoignant l'axe principal. Ainsi, la disposition est telle que les réfugiés avaient à faire face à une attaque affectant l'extrémité de la zone isolée la plus proche de l'extérieur. En cas de pénétration des assaillants, le repli n'était possible que dans une direction unique. Successivement, les réfugiés évacuaient la salle sur le point d'être envahie et se retiraient dans les pièces suivantes. Au niveau de celles-ci, une meule permettait d'obstruer le couloir qu'ils venaient d'emprunter, de façon à se garantir d'une attaque provenant des salles qu'ils venaient d'évacuer. Si les assaillants continuaient leur progression, de salle en salle, la retraite des assiégés suivait la même direction. A chaque fois, excepté d'autres meules qui peuvent protéger un accès direct depuis l'extérieur, les disques de pierre sont uniquement orientés de façon à bloquer les assaillants suivant ce sens de progression.

**SIVASA**  
**Schéma défensif de la ville souterraine**  
**J. & L. Triolet 1988**



Finalement, les réfugiés, refoulés, pouvaient atteindre l'autre extrémité de la zone isolée ; ils laissaient la dernière salle présentant une défense uni-directionnelle pour atteindre une pièce munie d'une défense bi ou tri-directionnelle, c'est à dire une salle isolante. Cette pièce constitue le trait d'union entre deux ou trois zones isolées dont les orientations défensives sont opposées. Ces salles isolantes permettaient d'une part d'organiser le repli d'une zone envahie vers une zone encore défendable, mais surtout d'envisager n'importe quelle évacuation quelle que soit la partie de la cité tombée aux mains des assaillants. La salle isolante permet donc de répondre à la double nécessité invoquée : présenter de multiples accès et conserver une défense efficace. En fait, les architectes auraient pu prévoir d'obstruer dans chaque salle l'arrivée de tous les couloirs, mais la mise en œuvre aurait nécessité encore plus de travail. De plus, lors d'un siège, les réfugiés conservaient toutes les possibilités de retraite ; il aurait donc fallu choisir instantanément la stratégie adoptée parmi les multiples combinaisons possibles et ne pas

commettre d'erreur grâce à une excellente coordination. Au contraire, avec l'utilisation de zones isolées, selon les attaques, il ne reste que quelques possibilités de repli. Les différents itinéraires sont prévus et les défenseurs connaissent déjà la retraite qu'ils vont adopter. Du fait de cette organisation, lorsque les assaillants atteignaient une salle isolante, la zone isolée qui suivait leur appartenait, puisque dans la plupart des cas, les meules servaient à se protéger d'une action dirigée vers la salle isolante et non menée depuis cette même salle. Cependant, les assaillants ayant envahi deux zones isolées rencontraient ensuite une nouvelle salle isolante, et de nouvelles meules interrompaient leur progression. Ainsi, quel que soit l'itinéraire emprunté par les pillards, il leur fallait franchir au minimum six meules pour conquérir tout le réseau. Quand on imagine les difficultés encourues pour forcer un seul de ces obstacles, on comprend sans peine l'efficacité de six portes successives. Nous pensons que, lors de l'évacuation du village, chacun gagnait la place qui lui était réservée au sein du réseau. Pour ce faire, il

employait les accès directs depuis l'extérieur et, dans certains cas, traversait quelques salles. L'organisation de la cité était telle que chacun empruntait un minimum de couloirs et de pièces lors de l'installation dans le refuge. Chaque zone isolée pouvait être occupée indépendamment, les fuyards ne traversant certainement pas les salles isolantes pour gagner leur place. Ainsi, une organisation rigoureuse et une répartition des itinéraires d'occupation dans la ville souterraine évitaient un désordre qui aurait ralenti l'évacuation du village. Il ne faut pas oublier que les couloirs sont étroits et ne livrent le passage qu'à un seul homme. Il n'était donc pas question pour les colonnes de réfugiés de se croiser. Une répartition anarchique aurait véritablement bloqué tout mouvement au sein du réseau.



*Photo 1*  
*L'entrée de la ville souterraine au pied de la falaise*  
*(Photo I. Guez).*

Lorsque le village de surface était évacué et que chacun avait gagné sa place au cœur de la cité, nous pensons que seules les portes périphériques, protégeant les accès directs, se fermaient. Les autres disques de pierre restaient en position ouverte. Si l'une des

meules périphériques était attaquée, la défense s'organisait, et avant même que les assaillants n'aient pu franchir le premier obstacle, de nouvelles portes s'étaient fermées. Une telle disposition permettait à certains hommes de circuler dans le réseau pour s'approvisionner en eau ou en nourriture, mais également de maintenir le contact entre les différentes zones, assurant une parfaite coordination.

Ainsi, grâce à l'utilisation des salles isolantes délimitant plusieurs zones isolées, les architectes de Sivasa ont réussi à maintenir une très bonne défense, tout en conservant de nombreux accès. C'est cette combinaison qui confère à ce refuge souterrain une efficacité exceptionnelle.

### **La cité souterraine**

La falaise de tuf qui s'élève derrière le village semble impénétrable. Pourtant, au pied, derrière quelques blocs épars, parmi les effondrements chaotiques, une petite ouverture (photo 1) : l'entrée actuelle de la ville souterraine. Il faut se casser en deux pour progresser dans le couloir étroit.

Après quelques mètres, il débouche dans une vaste salle (A). Sur la droite, prêt à venir clore l'accès, un grand disque de pierre (m1), presque de la hauteur d'un homme. Il est plaqué contre la paroi de la salle par une pierre plate fichée dans le sol. Manœuvré depuis cette pièce, il pouvait rouler et obstruer ce couloir d'accès. Les parois oxydées sont assez sombres ; deux couleurs bien différentes transparaissent cependant. Dans la paroi, à mi-hauteur, une ligne très nette sépare deux couches distinctes de tuf : la moitié inférieure est ocre, alors que, plus haut, la roche est blanche.

Ainsi, ceux qui creusèrent cette ville souterraine mirent-ils en évidence, sans le savoir, le phénomène géologique à l'origine de nombreux paysages cappadociens. Une séparation si nette semble étonnante. Pourtant, quand on connaît l'origine du tuf, une telle disposition s'explique facilement.

Schématiquement, cette roche résulte de l'accumulation de poussières issues d'une éruption volcanique, suivie d'une solidification de l'ensemble. Ainsi, ces deux couleurs

correspondent à deux émissions volcaniques successives, les conditions bien différentes de chaque éruption entraînant des changements radicaux dans la texture, la composition, donc la couleur du tuf.



*Photo 2*  
*Niche à rebord dans la salle P, semblable à celle de la salle A.*

Cette discontinuité géologique s'observe dans de nombreuses salles du réseau. Dans les parties les plus éloignées de la surface, l'oxydation n'a pas noirci la roche et le tuf a gardé tout son éclat ; ces salles aux parois bicolores offrent alors un spectacle étonnant. Le sol est jonché de blocs venant en partie de l'éboulement qui occupe le sud de la salle.

Deux parois sont creusées par de larges niches à rebord. Plusieurs anneaux forés dans la roche accompagnent ces excavations. Ces aménagements et la disposition de ces niches, à moins d'un mètre du sol, semblent indiquer qu'il s'agit en fait de mangeoires pour animaux (photo 2).

Les bêtes pouvaient d'ailleurs facilement atteindre cette salle proche de l'extérieur.

Dans les parois est et ouest, face à face, s'ouvrent deux boyaux. Chacun d'eux conduit dans une partie différente de la cité, tout d'abord vers la branche orientale.

Il faut se courber pour emprunter le couloir étroit, creusé lui aussi dans les deux couches différentes de tuf ; dans la paroi gauche, plusieurs niches pour accueillir des luminaires. Après quelques mètres, l'espace s'élargit, le boyau atteint une seconde salle (B) (photo 3). En sortant du couloir d'accès, sur la gauche, un pilier préservé dans la roche nous indique qu'une porte de pierre pouvait se loger à ce niveau. Manœuvrée depuis la salle B, elle permettait de bloquer les hommes venant de la première pièce (A). Face au débouché du couloir d'accès, dans son prolongement, l'ouverture d'un autre boyau, alors qu'à gauche, s'étend la salle proprement dite. Or,

*Photo 3 - La salle B avec sa meule percée.*



précédant cette nouvelle ouverture, sur la gauche, se trouve un autre pilier. Ainsi, deux meules manœuvrées depuis la même salle, contrôlaient deux voies de pénétration opposées : nous sommes dans l'une des salles isolantes du réseau. Les meules ne sont plus en place, mais l'une d'entre elles git encore au milieu de la pièce. En raison de sa dimension, il est facile d'affirmer qu'elle servait à obstruer le couloir provenant de la salle A. Mais cette meule est étrange : à la place de l'habituel judas, une ouverture de quarante centimètres de diamètre (photo 4). Cet orifice peut laisser le passage à un homme. Ainsi, la porte en place ne constitue plus un obstacle infranchissable. Cet aménagement n'offrait donc aucun intérêt pour les réfugiés, bien au contraire. En fait, nous pensons que cette meule est un précieux témoin. Elle nous montre l'une des rares possibilités réservées aux assaillants pour forcer les portes de pierre : agrandir le trou central jusqu'à ce qu'il permette le passage d'un homme. Il suffisait alors à plusieurs d'entre eux de gagner l'intérieur pour manœuvrer la meule et ouvrir la voie.



Photo 4  
*La meule percée (m2).*

Par ailleurs, cette salle isolante présente un aménagement rare, unique à Sivasa mais aussi dans toutes les villes que nous avons étudiées : une banquette de pierre. C'est en partie sur cette dernière, accolée à la paroi est, que roulait la meule défendant le couloir venant

du reste du réseau. Cette quasi absence de banquette dans les villes souterraines pourrait indiquer qu'elles furent creusées par une civilisation vivant au contact du sol et ignorant l'usage des sièges. En effet, dans les souterrains-refuges français par exemple, les banquettes s'avèrent assez nombreuses. Les autres aménagements présents dans cette salle n'offrent que peu d'intérêt, essentiellement quelques mangeoires accompagnées d'anneaux.

Le boyau prenant naissance dans la paroi est mène dans la salle C. Il débouche en léger surplomb au niveau d'un rebord ménagé dans la roche. A cet endroit, un pilier et les habituelles rainures marquent l'emplacement d'une nouvelle meule de fermeture qui pouvait se manœuvrer depuis la salle C. Cette petite salle ne présente que quelques niches et un passage instable, en partie effondré, permet de pénétrer dans une autre salle (D).

Celle-ci, aux parois et plafond sombres, grisâtres, constitue la plus grande pièce de la cité souterraine : douze mètres de long pour une largeur maximale de six mètres (photo 5). Des blocs tombés du plafond irrégulier jonchent le sol ocre de tuf décomposé. Très sombre, la voûte s'élève à plus de deux mètres du sol renforçant ainsi cette impression d'espace. Sur la droite, d'immenses blocs de tuf taillés grossièrement s'empilent pour former la paroi. Cet appareillage primitif, presque cyclopéen, a sans doute pour but de soutenir une région fragile. Ainsi, le flanc du coteau n'est certainement pas loin. Comme toujours, lorsqu'on approche de la surface, la roche se fragilise, la cohésion n'est plus la même, et l'appareillage s'avère souvent être une consolidation indispensable. Au centre de cette paroi, trône un immense bloc de pierre de la hauteur d'un homme, pilier massif soutenant la voûte. A droite de celui-ci, trois gros blocs un peu moins impressionnants délimitent une ouverture. Cette porte donne accès à un couloir appareillé rectiligne, envahi par les éboulements et qui s'obstrue totalement après plusieurs mètres. Ce boyau constituait certainement un accès direct depuis l'extérieur. D'ailleurs, dans cette salle, au niveau du débouché du couloir, fichée dans le sol, une grande pierre plate permettait de

caler la porte de pierre condamnant l'accès. L'aspect sombre des parois témoigne d'une importante oxydation du tuf. Est-elle due à la proximité de la surface (ventilation) ou à l'existence de foyers ? Par ailleurs, plusieurs anneaux percent les parois noirâtres, un silo creuse le sol, alors qu'au fond, deux piliers rapportés, engagés entre sol et plafond, maintiennent un grand disque de tuf gris (m3). Ici les bâtisseurs n'ont pas préservé de pilier dans la roche pour soutenir la meule. Ils ont préféré rapporter deux blocs monolithiques, soigneusement ajustés entre sol et plafond. Derrière la porte de pierre, un éboulement occupe le couloir alors que pénètre la lumière du jour ; la surface est encore toute proche.

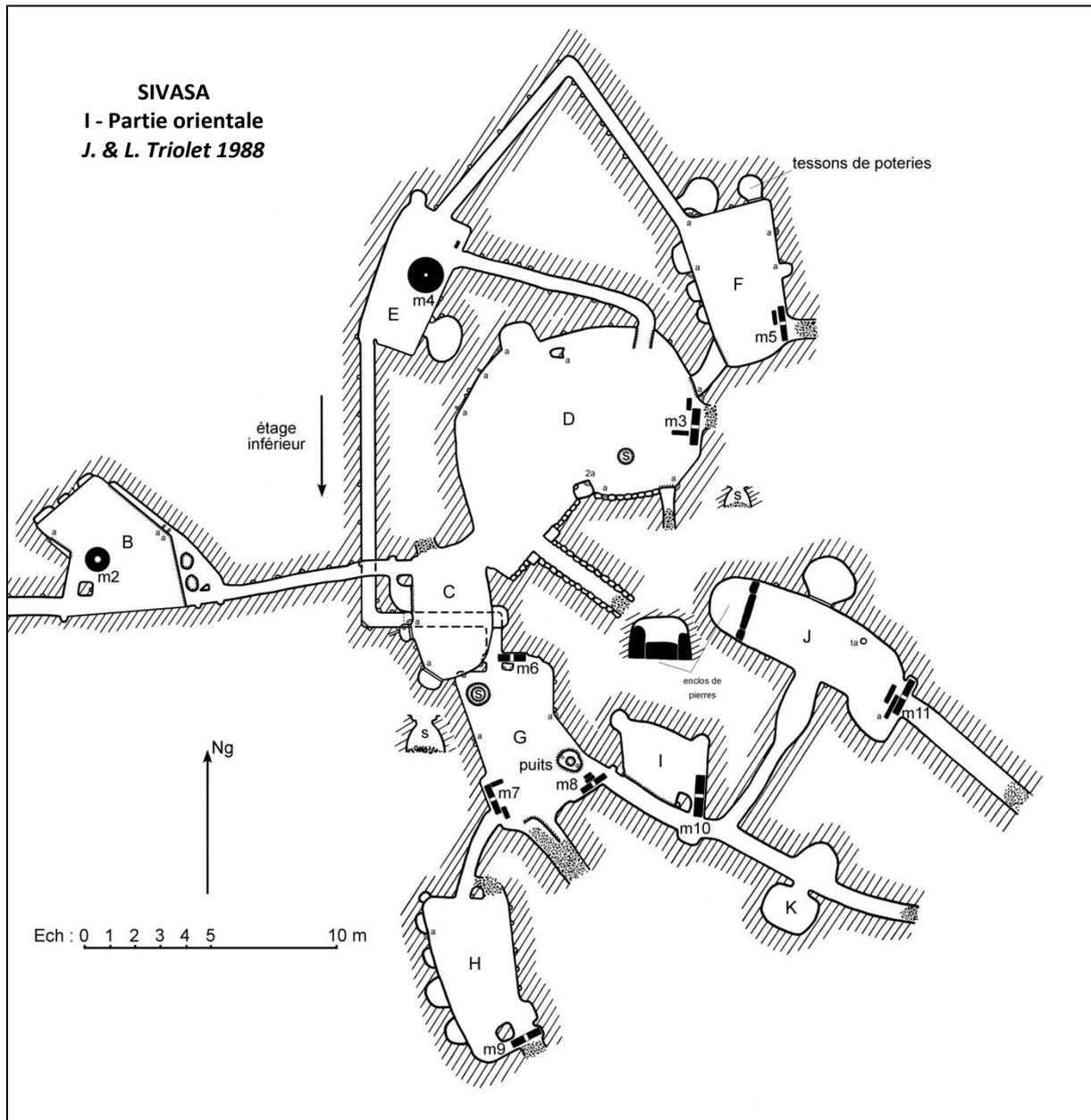
A proximité de cette porte, une communication artificielle relativement récente permet d'atteindre une autre salle (F). Mais c'est par un long couloir que l'on gagne les autres chambres de la cité souterraine. Dans ce boyau, un détail intéressant : au départ, les niches à lampe creusent la paroi gauche, alors qu'après, dans la deuxième moitié de la galerie, elles se trouvent dans la paroi droite. Nous pensons que les mineurs

creusaient directement les niches à lampe lors de la taille du boyau. Le droitier plaçait naturellement la niche dans la paroi gauche afin de ne pas être gêné par sa propre ombre au cours de son avance. Ainsi, ce boyau aurait été creusé dans deux directions opposées, par deux équipes différentes, parties des deux salles à joindre.

Ce long boyau débouche dans une nouvelle salle (E), d'une taille relativement modeste et assez basse de plafond. Les deux couches distinctes de tuf réapparaissent et les parois adoptent de nouveau ce merveilleux aspect bicolore. En sortant du couloir d'accès, sur la droite, une pierre plate fichée dans le sol, alors qu'à gauche, une meule git à terre. Apparemment classique, encore une meule de fermeture ! Certes, mais celle-ci nous apporte de nouveau un renseignement capital. D'après la disposition de la salle, une autre pierre plate devait se trouver à l'emplacement actuel de la meule ; cette dernière glissait, retirée sur la droite, le long de la paroi pour venir clore l'accès. Or, sur la paroi, imprimée dans le tuf autour de l'ouverture, on observe la marque du disque de pierre en position fermée (photo

*Photo 5 - La salle D est la plus grande de la cité. De grands blocs encadrent un couloir. Une meule est encore fermée.*





6). En effet, l'usure de la roche est si nette qu'il est possible aujourd'hui d'observer l'emplacement occupé autrefois par la meule. Cette meule est donc bien venue fermer le couloir d'accès, et ce plusieurs fois. Les villes souterraines furent bel et bien utilisées, mises en état de défense, et ces occupations furent nombreuses...

Dans cette même paroi, une ouverture creusée à mi-hauteur donne accès à un réduit. Celui-ci, assez large et volumineux (hauteur un mètre vingt), constitue certainement un des magasins de la ville souterraine, destiné, par exemple, à entreposer des denrées moins fragiles que celles contenues dans les silos, ou pour une plus courte durée.

Dans la paroi nord, un nouveau boyau permet de poursuivre la progression. Long de plus d'une dizaine de mètres, il débouche après un coude dans une nouvelle salle (F). Tout comme précédemment, il faut noter que, de part et d'autre de ce coude, dans les deux branches du couloir, les niches à lampe ne sont pas taillées dans la même paroi. En effet, en venant de la salle E, elles se trouvent tout d'abord sur la gauche alors qu'après, elles creusent la paroi droite. Cette nouvelle observation renforce l'hypothèse déjà émise : ce couloir aurait été taillé à partir de chacune des deux salles par deux équipes différentes ayant effectué leur jonction au niveau du coude.



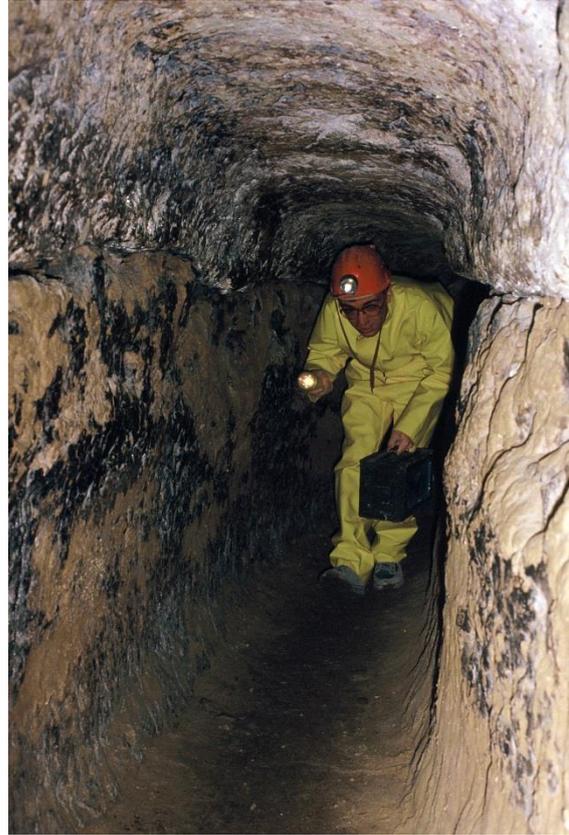
*Photo 6*  
*Dans la salle E, le mouvement du disque a laissé des traces sur le mur.*

Cette nouvelle salle (F), de taille moyenne, comporte, creusées dans ses parois bicolores, de nombreuses niches. Dans l'une d'elles, proche de l'entrée, se trouvent de nombreux tessons appartenant à des poteries différentes, certaines noircies au feu (photo 7). Ces fragments font partie du rare mobilier que nous avons rencontré à Sivasa ; certains d'entre eux appartenaient certainement à la vaisselle des réfugiés, servant notamment à la cuisson des aliments. Les réfugiés prévoyaient donc la nourriture, comme le témoignent les silos, mais aussi les éléments nécessaires à sa préparation. L'occupation couvrait donc au moins plusieurs jours. Au fond de la salle, une meule de pierre encore en place obstruait un accès direct sur l'extérieur aujourd'hui effondré (la lumière du jour perce à travers l'éboulement).

Bien qu'une communication se soit établie accidentellement avec la gigantesque salle (D), cette pièce (F) ne communiquait pas avec d'autres chambres souterraines.



*Photo 7*  
*Dans la salle F, tessons de poteries.*



*Photo 8*  
*Couloir pentu conduisant à la salle isolante G.*

Il faut donc rebrousser chemin, rejoindre la salle E et emprunter un autre boyau s'ouvrant en face, dans la paroi sud, pour gagner le reste de la branche orientale de la ville souterraine. Dès le départ, il faut se casser en deux pour progresser dans ce couloir pentu qui s'enfonce profondément (photo 8). Après un parcours rectiligne et un coude à angle droit, des dalles couvrent le boyau. A cet endroit, le couloir s'étend sous la petite salle C. C'est à quatre pattes que nous pénétrons finalement dans une nouvelle salle (G). Cet accès, déjà difficile en raison de la faible dimension du boyau (haut de quatre vingt dix centimètres), pouvait être obstrué par une petite meule (m6), logée derrière un pilier préservé dans la roche et contrôlée depuis la salle G (photo 9). Assez spacieuse, creusée dans un tuf ocre de mauvaise qualité, cette pièce ne possède pas moins de trois meules. En plus de la petite meule (m6), deux autres bloquent deux boyaux aboutissant dans les angles sud-est (m8) et sud-ouest (m7). Ainsi, nous venons de quitter la première zone isolée pour la deuxième salle isolante du réseau. Cette fois, elle permet de faire face à trois voies



*Photo 9*  
Petite porte de pierre à l'une des entrées de la salle G.

différentes et opposées de pénétration (photo 10). De plus, cette salle isolante diffère des deux autres par ses aménagements. Elle n'assure pas uniquement une fonction purement militaire et défensive, mais possède également des structures utilitaires lui conférant un rôle d'ultime refuge. En effet, creusés dans son sol, un silo destiné à emmagasiner des céréales, et surtout, l'unique puits encore en eau de la cité souterraine. Entourant l'orifice du silo, un décrochement permettait d'accueillir un couvercle ; l'étanchéité de la cavité était

essentielle à la bonne conservation des grains (cf. chapitre « les silos »). Le puits, profond d'une quarantaine de mètres, possède de part et d'autre de son ouverture, deux trous carrés destinés probablement à installer un système permettant la remontée des récipients remplis d'eau (photo 11). Assurant une défense tridirectionnelle, cette salle permettait en outre le séjour prolongé des réfugiés ; véritable donjon au cœur de la cité souterraine, elle constituait l'ultime recours des hommes ayant évacué la zone isolée précédente.

Dans l'angle sud-ouest, un couloir prend naissance au niveau d'une zone d'effondrement, et les débris ensevelissent à moitié la porte de pierre (m7). D'une hauteur d'un peu plus d'un mètre, l'étroite galerie conduit dans une salle de taille moyenne (H) dont l'accès était protégé par une meule aujourd'hui disparue. Cette salle fragile n'offre que peu d'intérêt : de larges niches s'ouvrent dans les parois, un anneau perce la roche et, au fond, un pilier soutient une meule (m9), en partie ensevelie, condamnant apparemment un boyau effondré.

*Photo 10 - Salle G. Puits à eau devant l'imposante meule (m8).*





Photo 11  
Salle G, puits à eau.

De retour dans la salle isolante refuge (G), il faut laisser l'imposant disque de pierre plaqué contre la paroi (m8), pour s'engager dans le dernier boyau praticable (un quatrième couloir s'ouvrait dans la paroi sud, mais il est totalement obstrué par l'éboulement). Après la rainure ménagée face au disque de pierre et destinée à accueillir ce dernier pour le caler en position fermée, une petite salle (I) se greffe sur le couloir.

Au fond, une grande meule de pierre (m10), glissée contre la paroi et maintenue par un pilier préservé dans la roche, permet de clore, depuis cette salle, l'ouverture d'un nouveau boyau. Cette disposition semble classique ; pourtant, après une observation détaillée, cette meule s'avère très intéressante. En effet, elle est taillée, comme la plupart des portes de la ville souterraine, dans un tuf dur grisâtre, alors que la salle est creusée dans un tuf ocre clair très fragile. Ainsi, cette meule a été taillée à l'extérieur de la salle. Il a donc fallu l'apporter jusque là. Or, pour que la fermeture soit efficace, il faut que le diamètre du disque soit supérieur ou égal à la hauteur du couloir d'accès. Ce couloir dont le plancher se poursuit en longeant la paroi de la salle, mesure un mètre vingt de hauteur, alors que la meule possède un diamètre d'un mètre soixante. En fait, au centre de la salle, la hauteur est suffisante pour faire rouler la meule, et le plancher du couloir a été artificiellement surélevé. Une bordure de pierre, joignant les ouvertures des deux couloirs, dans l'alignement de la paroi éventrée par la salle, permet en effet de contenir des remblais qui surélèvent le sol.

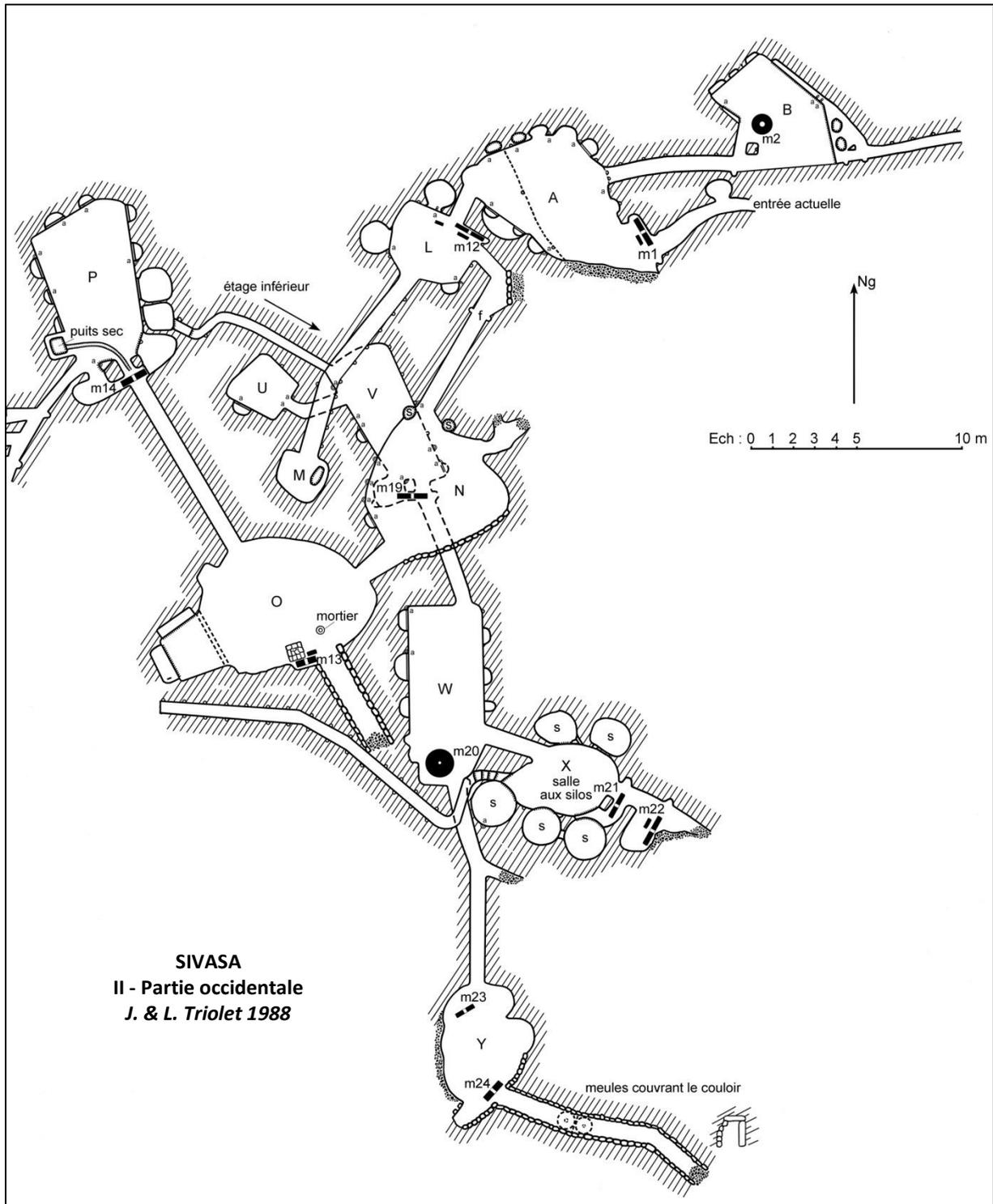
Le boyau, qui s'ouvre en prolongement du couloir d'accès, présente rapidement sur la

gauche une ramification s'élargissant après plusieurs mètres pour déboucher finalement dans une salle (J) assez spacieuse. Face à cet accès, dans la paroi, une ouverture au-dessus du sol donne dans un réduit circulaire assez haut (1,40 m). De nombreux renforcements de ce type existent dans la ville souterraine (dans les salles E et F par exemple). L'ouverture est toujours plus étroite que le reste de la cavité qui s'élargit pour adopter une forme pseudo-circulaire. Nous pensons qu'il s'agissait de magasins destinés à entreposer matériel et denrées. Sur la gauche, un curieux aménagement clôt une extrémité de la salle (photo 12). Trois grandes pierres plates, l'une disposée horizontalement encadrée par les deux autres dressées verticalement, barrent la pièce sur toute sa largeur, délimitant ainsi un « enclos » de plus d'un mètre de profondeur. En l'absence d'autres éléments, l'interprétation d'une telle disposition s'avère difficile ; était-ce un enclos pour animaux ? Cette salle possède un autre aménagement digne d'intérêt : un conduit vertical creusé dans son plafond, unique trou d'aération de la ville souterraine.



Photo 12  
Salle J, au fond le curieux enclos de pierres.

Dans le reste du réseau, seuls les trous centraux des meules permettaient, lorsqu'elles étaient fermées, une ventilation des couloirs et des salles. Cette présence est étonnante ; la ventilation classique à ce niveau se révélait-elle insuffisante ? Une aération encore plus importante était-elle nécessaire en raison de la fonction de la pièce (parcage d'animaux par exemple) ? Au fond, une nouvelle porte de pierre clôt un couloir d'accès obstrué après plusieurs mètres par des éboulements. Un anneau perce une des



pierres plates assurant son maintien. Participait-il au système de mise en mouvement de la meule ou tenait-il un autre rôle ?

Regagnons le carrefour précédent et prenons le couloir de droite. Après quelques mètres, dans la paroi, s'ouvre une minuscule salle (K) sans grand intérêt. Plus loin, le plafond s'abaisse et, finalement, un éboulement

obstrue le boyau. Plus de prolongement possible : la branche est s'achève ici. Cette partie du réseau a certainement conservé à peu près son intégralité. Les éboulements correspondent topographiquement à la ligne du coteau, et la lumière du jour atteste souvent de la proximité de l'extérieur. Ainsi, les couloirs obstrués derrière les meules constituaient probablement des accès directs



Photo 13 - Franchissement de la meule m12, salle L.

et peu de salles semblent masquées par des effondrements.

Pour quitter cette première branche de la cité souterraine, il faut de nouveau traverser la salle isolante refuge avec son puits à eau, remonter le long du couloir pentu, laisser la paroi marquée par les nombreuses fermetures de la porte de pierre, abandonner l'immense pièce aux parois sombres et aux blocs monolithes impressionnants pour franchir la salle isolante au tuf ocre et blanc et gagner finalement la première chambre (A). A ce niveau, face au couloir desservant la branche est, dans la paroi opposée, s'ouvre l'autre partie de la ville souterraine.

Un court boyau conduit dans une petite salle (L). De chaque côté de l'entrée, deux pierres plates sont destinées à retenir l'imposante meule (m12), retirée sur la gauche (photo 13). Cette petite pièce, tout comme la précédente, entaille les deux différentes couches de tuf, mais ici, en raison de l'oxydation, le phénomène n'est pas spectaculaire. Cependant, une observation s'impose : dans sa partie supérieure, taillé dans le tuf gris clair, le couloir d'accès présente un appareillage. A cet endroit, la couche claire semble donc plus

fragile que la couche ocre, l'appareillage ayant certainement permis de consolider la voûte. A droite de l'entrée, deux magasins semblables à ceux des salles précédentes creusent la roche, alors qu'en face et sur la gauche, s'ouvrent deux boyaux. Dans l'axe de l'entrée, un long couloir aboutit à une salle sans issue (M). De hauteur convenable permettant la station debout, mais de petite taille, elle possède comme unique aménagement une « fosse », apparemment peu profonde, creusée dans le sol. Cet étonnant réduit ne répondait vraisemblablement pas à une volonté défensive ; aucune trace de fermeture n'est visible à ce niveau. Par contre, situé à l'écart des autres salles, à l'extrémité d'un couloir sans issue, il aurait très bien pu servir de « latrines » aux réfugiés. En effet, les occupants de la cité, en nombre important, devaient pouvoir satisfaire des besoins bien naturels, et des soucis d'hygiène les ont peut-être incités à ménager un réduit à cet effet. Si tel est le cas, cette minuscule salle, du fait de sa structure et de sa situation, nous semble la plus apte à remplir une telle fonction. Outre l'intérêt qu'offre cette pièce pour la compréhension de l'organisation fonctionnelle de la ville



Photo 14  
Meule à demi enterrée à l'entrée dans la salle O.

souterraine, cet ensemble nous apporte également un renseignement capital sur son mode de creusement. Ce couloir est un des rares boyaux sans issue du réseau mais surtout le seul à ne présenter des niches à lampes que d'un côté. L'absence d'issue nous indique que le couloir a été creusé depuis la salle précédente (L). Or, les niches à lampe se logent dans la paroi gauche, corroborant ainsi l'hypothèse formulée auparavant. Les mineurs (droitiers) disposaient, lors du creusement du couloir, des niches à lampe dans la paroi gauche afin de s'éclairer correctement en réduisant les ombres portées.

Pour gagner le reste de la cité, il faut s'enfoncer dans l'autre ouverture. Après plusieurs mètres de progression, le boyau débouche dans une salle spacieuse (N) aux parois brunâtres, parfois noires. De nombreux gravats jonchent le sol de tuf décomposé, alors que d'immenses blocs sombres nous surplombent dangereusement. Accrochées à ces masses menaçantes, perlent de petites gouttes qui scintillent de mille feux sur un fin tapis blanc. Ce phénomène étonnant, certainement dû à la condensation, apporte un peu d'éclat à cette salle plutôt lugubre. A signaler, plusieurs anneaux, une niche, deux silos totalement comblés creusés de part et d'autre de l'entrée.

Une courte galerie dessert la salle suivante (O). L'aspect général de cette nouvelle pièce se rapproche de celui de la précédente : une disposition un peu chaotique, d'immenses blocs en équilibre instable, mais des parois plus claires et des aménagements fort intéressants (photo 14). Tout d'abord, sur la gauche, perçant la paroi sud, le départ d'un couloir appareillé. Encadrant son ouverture,



Photo 15 - La curieuse petite pièce adjacente à la salle O était peut-être un lieu de culte.

deux piliers composés de pierres grossièrement empilées retiennent un immense bloc qui semble comme suspendu au plafond. Calée derrière le plus gros pilier, une meule (m13), guidée également par une pierre plate fichée dans le sol, est immobilisée à mi-course. A demi enterrée dans le sol compact, elle n'obstrue qu'à moitié le couloir, et il est aujourd'hui impossible de la manœuvrer. Ceci nous montre clairement l'importance du « sol » présent dans cette salle. Cette grande épaisseur abrite certainement de multiples couches archéologiques qui pourraient livrer de précieux renseignements sur les occupants de la ville souterraine ; une fouille à ce niveau s'avérerait certainement d'un grand intérêt. Appareillée, la galerie s'interrompt sur un éboulement. La lumière du jour qui pénètre à ce niveau indique d'ailleurs la proximité de la surface. Trouvé posé sur le sol lors de notre exploration, face au débouché du couloir, un « mortier ». Taillé dans du tuf blanc, ce cylindre, de cinquante centimètres de haut et de trente cinq centimètres de diamètre, est évidé dans sa partie supérieure délimitant ainsi une cavité cylindrique de vingt centimètres de diamètre. Il ressemble tout à fait aux mortiers utilisés pour piler le grain. Est-ce un survivant des ustensiles utilisés par les occupants de la cité souterraine ? Dans la paroi ouest de la salle, s'ouvre une petite pièce « annexe » très curieuse (photo 15). Creusée avec le plus grand soin, elle constitue actuellement la salle la plus esthétique et la plus élaborée de la cité souterraine. De plan carré, elle possède une voûte taillée légèrement en coupole. D'après la partie intacte encore visible au niveau du plafond, on pénétrait dans ce réduit par un arc taillé en plein cintre. A l'intérieur, deux parois

sont creusées sur toute leur largeur, par de superbes niches taillées à une cinquantaine de centimètres du sol, s'ouvrant par un arc plein cintre à peine bombé. Malheureusement, de nombreuses plaques de tuf se sont détachées, surtout dans les parties inférieures, nous privant sûrement de précieux renseignements. Que penser de cette petite salle, annexe d'une plus grande pièce ? L'hypothèse la plus tentante serait de lui attribuer un usage cultuel, mais lequel ?

Pour quitter cette grande salle (O), il faut s'engager dans le couloir qui s'ouvre face à l'accès appareillé protégé par la meule m13. Après avoir parcouru une dizaine de mètres dans ce couloir rectiligne, un obstacle empêche toute progression. Une meule de pierre (m14), percée de son trou central, barre encore le couloir (photo 16). Immobilisée en position fermée, elle nous montre l'efficacité de ces portes monumentales. Depuis le couloir d'accès, il n'y a aucune prise sur le disque de pierre plaqué aux parois de la salle qu'il protège. Par contre, au centre, le judas prend en enfilade toute la longueur du couloir.

*Photo 16*

*Meule m14 vue du couloir venant de la salle O.*



*Photo 17*

*Passage de la meule m14 encore fermée, barrant l'entrée de la salle P.*

Barrant le couloir, une porte de pierre n'offrant aucune prise, avec au centre un judas : c'est cette même image qui, des siècles plus tôt, surgissait au détour d'un couloir devant les assaillants qui tentaient de déloger les hommes réfugiés dans la ville souterraine. Avant d'entrer dans chaque salle, il fallait forcer ce barrage impressionnant...

De façon à contourner cet obstacle, et sans aucun doute récemment, un goulot étroit, qui permet d'atteindre la salle ainsi défendue, a été aménagé à la jonction entre meule et paroi. Se faufilant sur la droite, au-dessus du disque de pierre, on pénètre dans un réduit annexé à une plus grande pièce (P) (photo 17). Il faut descendre de cette partie légèrement surélevée pour gagner le reste de la salle P. Ce qui frappe tout de suite l'esprit, c'est la « propreté » de cette salle (photo 18). Elle est impeccable, les parois, taillées dans les deux couches de tuf de couleurs différentes, sont intactes, et le sol présente une étonnante régularité. Pas la moindre pierre... Comme si les derniers occupants avaient balayé avant de quitter le refuge... Du fait de cette meule barrant encore le passage, cette partie de la ville souterraine est certainement restée longtemps inaccessible. Le goulot ouvert par la suite demeure très malaisé et, aujourd'hui encore, rares sont ceux qui franchissent la « meule fermée ». Cette pièce comporte de nombreux aménagements : deux réduits, semblables à celui qui permet d'entrer dans la pièce, sont logés dans la paroi, à gauche de ce dernier. Il s'agissait probablement de magasins. Dans les autres parois, s'ouvrent de nombreuses niches à rebord accompagnées d'anneaux percés dans la roche ; elles



*Photo 18 - Salle P, une meule est restée fermée.*

servaient sûrement de mangeoires. Enfin, retiré dans la paroi ouest, un puits rectangulaire s'enfonce dans le sol. Aujourd'hui asséché, il permettait probablement d'approvisionner en eau cette branche du souterrain. En effet, nous sommes très loin du puits à eau situé dans la salle G. Ces deux zones pouvant être isolées, il fallait qu'elles possèdent chacune un point d'eau. A propos de ce puits, il convient de signaler un aménagement intéressant. Une rigole, prenant naissance au niveau de la meule fermée, entaille le sol pour rejoindre l'ouverture rectangulaire. Ce dispositif évoque curieusement un caniveau destiné à évacuer de l'eau. La Cappadoce n'est pas une région particulièrement humide, de plus, la salle ne se situe pas à proximité de l'extérieur ; alors de l'eau pouvait-elle ruisseler dans le couloir rectiligne obstrué par la meule ? Celle-ci, maintenue par deux piliers préservés dans la roche, pouvait être manœuvrée classiquement grâce à un réduit préservé sur sa droite.

Deux ouvertures permettent de gagner le reste du souterrain. A l'ouest, à côté du puits, s'ouvre un couloir, alors qu'à l'est, dans un des

magasins, prend naissance un étroit boyau. Engageons nous dans ce dernier. Tout en s'enfonçant, il se rétrécit fortement, pour former une chatière ne laissant le passage qu'à un seul homme (photo 19). Après cet étroit goulot, le boyau devient plus praticable et, à une forte descente, succède une nouvelle salle (V). Cette fois-ci, elle est entièrement taillée dans la couche de tuf ocre, dont la qualité s'avère nettement moins bonne.



*Photo 19  
Goulot donnant accès à la salle V depuis la salle P.*

Tout en longueur, la salle V n'offre que peu d'aménagements : seulement quelques anneaux et quelques niches. Sur la droite,

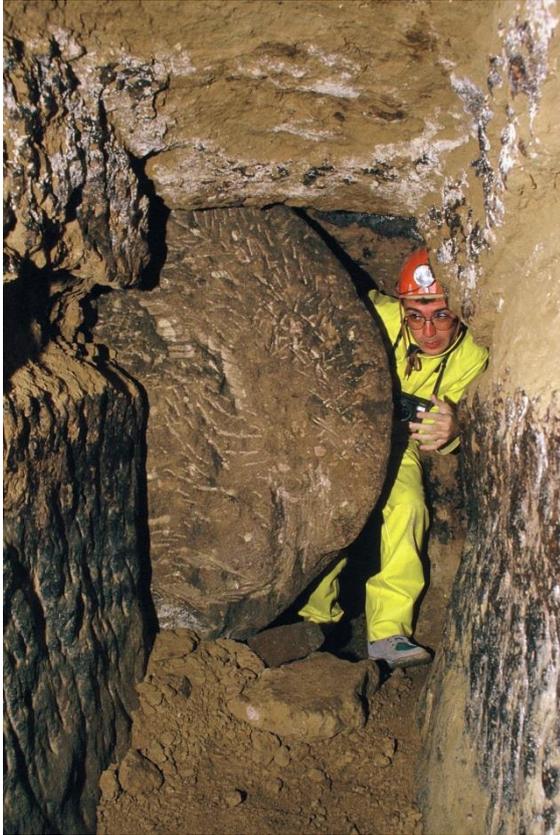


Photo 20  
Meule m19 à demi fermée dans la salle V.

quelques mètres après le débouché du couloir d'accès, s'ouvre un petit couloir conduisant à une petite salle (U), sans grand intérêt et sans issue.

Dans la salle V, à l'opposé du couloir d'accès, une meule (m19), soutenue par un pilier, obstrue en grande partie le départ d'un nouveau couloir. Cette meule se manœuvrait depuis la salle V. Nous progressons donc dans le sens opposé à celui d'éventuels assaillants, alors qu'auparavant, pour entrer dans la salle P, au niveau de la meule fermée ainsi que dans les pièces précédentes, nous progressions dans le sens des agresseurs. La chatière prenant naissance dans la salle P permet de se protéger d'une remontée depuis la salle V. De cette façon, la salle P constitue une salle isolante séparant deux zones isolées, l'une que nous avons explorée précédemment, constituée par les chambres A, L, M, N, et O, et l'autre, débutant par la salle V. Cette salle isolante permettant de se protéger contre deux sens opposés d'attaque, constituait pour chaque zone isolée, l'ultime bastion, avant l'évacuation vers une autre partie de la ville souterraine.

Poursuivons l'exploration. Depuis la pièce V, en se faufilant entre la meule presque fermée et la paroi (photo 20), on pénètre dans un couloir rectiligne menant après quelques mètres à une nouvelle salle (W). Cette pièce, tout en longueur comme la précédente, est en très mauvais état. La roche, de mauvaise qualité, s'effrite, et les parois se délitent, créant un sol épais formé par du tuf décomposé et de nombreux blocs. Six niches creusent les parois, alors qu'au fond, une imposante meule (m20), qui se contrôlait depuis l'intérieur de la salle, git, effondrée sur les pierres destinées à la maintenir (photo 21). Laissons sur la gauche un nouveau couloir et passons derrière le disque basculé. Nous continuons l'exploration, toujours dans le sens opposé à celui d'une éventuelle agression. Un long couloir en mauvais état mène à une salle (Y) très effondrée. Cette pièce à l'aspect chaotique possède deux meules, l'une au débouché du couloir d'accès (m23) et l'autre (m24) dans le fond, encore en place mais un peu basculée. La seconde (m24) correspond bien à l'orientation défensive de cette zone, en protégeant celle-ci d'une attaque depuis l'extérieur tout proche. En effet, en se faufilant derrière ce disque affaissé, on pénètre dans un couloir appareillé très instable, long d'une dizaine de mètres. Des éboulements obstruant sa partie terminale attestent, tout comme l'appareillage, de la proximité de la surface. A noter, utilisées comme linteau au milieu du boyau, deux meules de pierre. Fragilisés par la proximité de la surface, ce couloir d'accès et cette salle constituent l'extrémité sud du gigantesque réseau.



Photo 21  
Porte de pierre renversée (m20) dans la salle W.



Photo 22

*Salle X, la salle des grands silos.*

De retour dans la salle W, c'est à quatre pattes qu'il faut progresser dans le couloir délaissé auparavant sur la gauche. Après quelques mètres, il conduit dans une salle (X), peu spacieuse mais fort intéressante (photo 22).

Ceinturant la pièce, creusés dans les parois ocre, s'ouvrent cinq gigantesques silos (photo 23). D'une capacité totale d'environ vingt cinq mètres cube, ils permettaient de stocker les réserves en céréales des occupants. Une fois remplis, les silos étaient clos de façon à conserver le grain en conditions anaérobies. Nous pensons qu'ils ne constituaient pas la réserve de la seule ville souterraine, mais plutôt le grenier du village de surface. En effet, leur taille est immense et, lors de l'occupation temporaire du réseau, une telle quantité de grain n'était pas nécessaire. Les silos de taille plus modeste, répartis dans plusieurs salles, assuraient très bien cette fonction. Mais, comme l'attestent les textes de Varron et Pline l'Ancien, agronomes antiques, en Cappadoce, les habitants « ont leur grenier sous terre, des cavernes qu'on appelle Siri ». Ainsi, puisque les grains se conservaient en silos souterrains, autant intégrer cette réserve à la ville souterraine de façon à la protéger des pillards. En effet, ne trouvant pas de provisions en surface, les agresseurs ne pouvaient rester dans le village... Ainsi cette salle aux silos constituait la réserve du village de Sivasa, et ce en temps de paix comme en temps de guerre. C'est là que s'entassaient les céréales utilisées pour faire le pain mais aussi comme semence pour l'année suivante. Pour apporter les récoltes, il fallait un accès direct ; or, au fond de la salle, protégé par deux meules (m21, m22), s'ouvre un couloir très vite obstrué par des

éboulements correspondant à la ligne du coteau. Ainsi, seuls quelques mètres séparaient la salle aux silos de l'extérieur. Cependant, cette nécessité pratique se heurtait aux impératifs défensifs. La proximité de la surface signifiait une moins bonne protection, alors que la sécurité de la salle aux silos était vitale pour la survie à long terme des villageois. Répondant à ce double impératif fonctionnel et stratégique, les architectes de Sivasa décidèrent exceptionnellement de protéger cette salle par deux meules successives, manœuvrées depuis l'intérieur de la pièce.

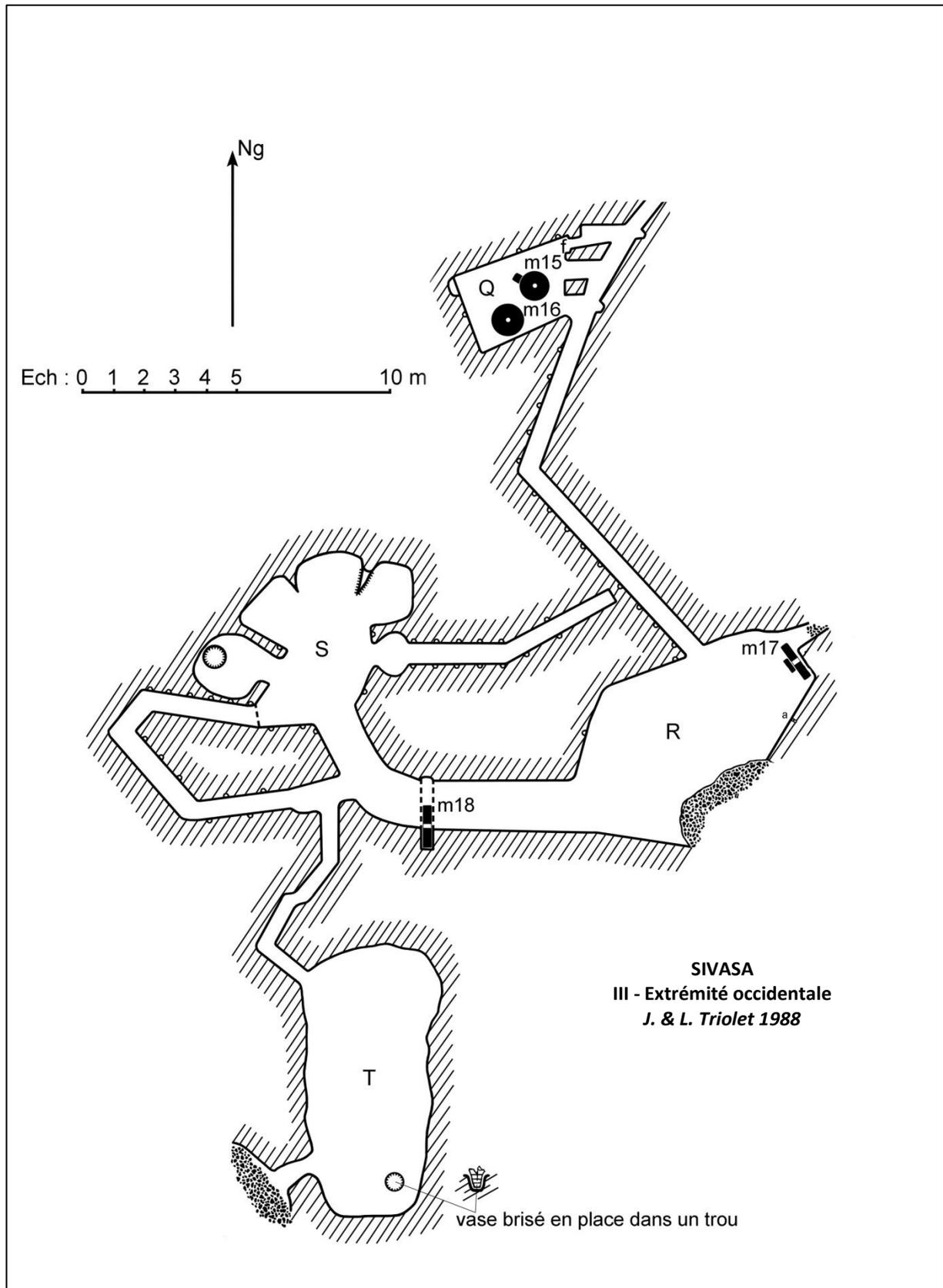
Dans le coin nord-ouest de la salle, à proximité d'un silo, prend naissance un étrange boyau. Après avoir gravi plusieurs marches, la progression s'effectue à quatre pattes sur une quinzaine de mètres pour aboutir à un cul de sac. La finition est pourtant parfaite, la taille est soignée et les niches à lampes nombreuses... Le creusement ne semble pas avoir été abandonné... Alors que penser de ce long couloir sans issue ? Etait-il destiné à la fuite ? En effet, en France il existe de telles galeries apparemment inachevées. Pourtant, seule une faible épaisseur de roche les sépare d'un autre couloir ou d'une salle qui leur fait suite. En cas de danger, il suffisait de briser la roche pour s'échapper. Mais, dans ce cas, subsistent en général les trous de sonde qui permirent aux mineurs de s'assurer de la fine épaisseur de roche restante. Ici aucun forage. Alors quel était le rôle exact de cette longue galerie ?



Photo 23

*Un des grands silos de la salle X.*

Avec la salle aux silos se termine l'exploration de cette zone isolée. Il faut se faufiler dans l'espace laissé par la meule pratiquement



fermée, et enfin ramper dans la chatière pour remonter vers la salle isolante P. Le chemin s'effectue cette fois dans le sens de l'attaque d'éventuels assaillants.

Dans la salle P, c'est grâce au couloir laissé près du puits que nous allons pénétrer dans la dernière branche de la ville souterraine de Sivasa. Après quelques mètres, alors que la



Photo 24 - La salle isolante Q.

galerie continue, perçant sa paroi droite, trois ouvertures donnent dans une petite salle (Q). Au centre gisent deux disques de pierre aux contours réguliers, alors que les parois sont taillées avec soin dans les deux tufs de couleurs différentes (photo 24). Au fond, une moulure orne l'ouverture d'une niche. Cette salle, greffée sur le couloir qui se poursuit, possède deux meules (m15, m16) qui se positionnaient dans le prolongement de la pièce, perpendiculaires au couloir qui la longe. Deux piliers préservés dans la roche délimitent les trois ouvertures. A droite et à gauche, se trouvent les logements des deux meules qui venaient clore le couloir, alors que l'ouverture centrale permettait de se tenir derrière, observant à travers le judas ou participant à leur manœuvre. Une feuillure, taillée dans le pilier et dans la paroi gauche de la salle, permettait de fermer, à l'aide de structures de bois et depuis l'intérieur de la pièce, le logement gauche. Du fait de ces deux meules aux orientations défensives opposées, la salle Q constitue la deuxième salle isolante du réseau. Elle renforçait la fonction de la salle au puits sec (P). Ces deux pièces formant en quelque sorte un carrefour entre trois zones

isolées de la ville souterraine.

Le couloir longeant cette petite pièce devient difficilement praticable du fait des éboulements qui l'envahissent. Rampant dans vingt-cinq centimètres d'espace (photo 25), il est possible d'atteindre une zone très fragilisée à cause de sa proximité avec la surface. Cet univers chaotique se révèle plutôt impressionnant ; il devient parfois difficile de distinguer sol et plafond. Les blocs effondrés gisent et se superposent en un équilibre instable, recommandant une prudence des plus extrêmes, alors que la lumière du jour pénètre çà et là à travers les éboulements.

Cette portion très endommagée, ne possède aujourd'hui que peu d'intérêt. Une grande salle (R) présente une meule (m17) bloquant un accès, alors qu'un large couloir qui pouvait être interrompu par un autre disque de pierre (m18), conduit à une nouvelle salle (S) dont le sol est recouvert de boue séchée formant un revêtement craquelé. Cette salle possède plusieurs réduits et un curieux couloir sans issue, plus modeste, mais rappelant fortement celui de la salle aux silos.

Partant de cette pièce S et revenant dans la large galerie, à quelques mètres de son

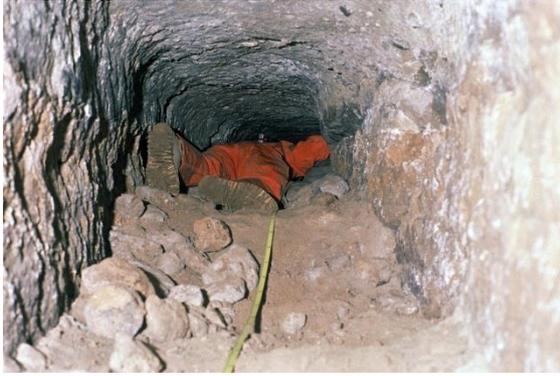


Photo 25

*Il faut ramper dans ce boyau pour accéder à la salle R.*

entrée, se trouve un curieux boyau en U dont l'utilité nous échappe. Enfin, une galerie basse et étroite, prenant naissance dans le couloir en U, conduit à l'ultime pièce de Sivasa (T).

La salle R était déjà impressionnante mais, avec cette dernière pièce, l'apogée du chaos souterrain est atteint. Les blocs de l'ancien plafond constituent l'actuel sol et les masses encore suspendues ne tarderont pas à former le nouveau sol. Mais, au milieu de ces blocs basculés, immobilisés dans un équilibre précaire, au plus profond de la ville souterraine, dans le sol de la salle la moins accessible de la cité, se trouve une jarre brisée encore en place. Située dans une zone reculée, cette poterie presque enterrée constitue certainement un des rares témoins du mobilier des réfugiés. Oubliée par les hommes qui se terrèrent dans la ville souterraine, elle est contemporaine de l'une des utilisations de la cité. La datation par thermoluminescence d'un fragment nous indique que sa cuisson eut lieu aux XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècles.

Ainsi, il y a quatre ou cinq siècles, des hommes se réfugièrent au cœur de la cité souterraine. Retranchés derrière les meules de pierre, avec des animaux et provisions, ils voulaient échapper aux pillards qui ravageaient la Cappadoce. Mais quelles étaient ces hordes sanguinaires qui effrayaient à ce point les habitants de Sivasa ?

Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles un homme terrorisa l'Orient. Ses fonctionnaires dressèrent avec zèle la liste de ses tristes exploits, nous laissant une effroyable comptabilité : 2 000 personnes emmurées vivantes dans des remparts de la région de Khoràsân (Iran), devant la ville d'Ispahan (Iran) une pyramide

de 70 000 têtes, alors qu'à Bagdad la pyramide atteint 90 000 têtes. Après avoir ravagé l'Orient jusqu'en Inde où par « respect des religions » il brûle les Hindous et égorge les Musulmans, il s'attaque à l'adversaire qu'il estime le plus puissant : le sultan Bajazet I<sup>er</sup> à la tête de l'Empire ottoman. Au début du XV<sup>e</sup> siècle, les Anatoliens vont voir déferler les hordes de celui qui fait trembler tout l'Orient, égorgeant, massacrant, torturant pour mieux terroriser ; le seul homme ayant conquis et détruit simultanément son empire : Tamerlan. Sillonnant l'Asie en commettant les pires atrocités, il voulait répandre une effroyable réputation. Rapportés et colportés par les fuyards ou les voyageurs, les récits hallucinants de ces exactions précédaient très certainement les troupes sanguinaires, plongeant les pays voisins dans une terrible attente.

Pénétrant dans l'actuelle Turquie par le nord-est, Tamerlan gagne Erzurum, après avoir enterré vivant 4 000 à 36 000 cavaliers chrétiens dans les fossés de Sivas en 1400. Il poursuit son avance atteignant Césarée, pour emprunter ensuite deux routes différentes le conduisant au sud de Konya et jusqu'à Ankara, où il défait les Ottomans en 1402. Pour gagner Konya à partir de l'actuelle Kaysari, les troupes traversèrent obligatoirement la Cappadoce. Tamerlan ayant la réputation d'être particulièrement cruel envers les chrétiens, on imagine sans peine les ravages qu'il commit dans les villages cappadociens. Ainsi, cette poterie parvenue jusqu'à nous tendrait à prouver que la ville de Sivasa fut occupée aux XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles. Au cours de ces années, la principale période troublée correspond à l'invasion de Tamerlan et à la déstabilisation consécutive de l'Empire ottoman durant une cinquantaine d'années. Il semble donc possible de préciser cette occupation en la situant au début du XV<sup>e</sup> siècle.

Derrière ce petit village figé, insensible au cheminement du temps, s'étend la plus belle ville souterraine actuellement connue en Cappadoce. Pas de surcreusement ni de réaménagement, peu d'éboulements, le réseau nous offre son aspect d'origine ; seuls quelques couloirs d'accès effondrés, donnant anciennement à flanc de coteau, échappent à notre curiosité. Les boyaux étroits reliant ces

vingt-cinq salles spacieuses se développent sur plus de quatre cents mètres, pouvant ainsi accueillir trois cents à cinq cents personnes (ce qui correspond d'ailleurs à la population actuelle de Sivasa). Réparties sur deux étages, les pièces ne se ressemblent pas. Certaines laissent un souvenir plus profond : la salle cyclopéenne, avec ses blocs monolithes soutenant le plafond sombre, rappelle les constructions de surface ; la salle P, encore protégée par la meule fermée, ne semble délaissée par ses habitants que depuis quelques jours ou quelques années ; au contraire, d'autres chambres, fragilisées par la proximité de la surface, se laissent envahir par des blocs de tuf immobilisés dans un équilibre précaire.

Creusant paroi et sol, les aménagements abondent. De petites niches, taillées à hauteur d'homme dans les couloirs, permettaient la disposition des luminaires. D'autres, plus grandes, recevaient divers ustensiles ; quelques fragments de poteries, reliques de la vaisselle des occupants, s'y trouvent parfois encore. De larges niches à rebord, accompagnées d'un anneau percé dans la roche, servaient de mangeoires pour le bétail des réfugiés. Des réduits, ménagés dans les parois des salles, permettaient le rangement de matériel ou de nourriture. Deux puits, dont un est encore en eau, assuraient l'approvisionnement des occupants. Taillés dans le sol de quelques salles, de petites fosses ovoïdes accueillait des céréales mais, plus spectaculaires encore, les cinq grandes fosses de la salle aux silos qui, en temps de paix comme en temps de guerre, assuraient la conservation des grains pour tout le village. Le réseau possédait peut-être même un lieu de culte...

Ces aménagements utilitaires garantissaient, à moyen ou long terme, la survie des occupants ; mais à court terme, le salut se trouvait dans une défense passive d'une efficacité redoutable. En effet, ce qui caractérise Sivasa, responsable en grande partie de son intérêt, c'est l'omniprésence de la meule qui, roulée à l'entrée des salles, barrait le passage. Quel que soit le trajet suivi, d'éventuels agresseurs se heurtaient à plusieurs de ces disques de pierre disposés de façon répétitive. Lors de l'occupation, seules les portes périphériques,

protégeant les accès directs depuis l'extérieur, se fermaient, permettant les déplacements dans salles et couloirs ; les autres meules restaient ouvertes. En fonction de l'attaque et de la progression des assaillants, de nouveaux disques s'ébranlaient pour se loger dans leur emplacement et clore le passage. Les occupants évacuaient alors les salles sur le point d'être prises pour en gagner de nouvelles, plus sûres.

Cette organisation défensive très complexe, reposant sur l'utilisation de zones isolées et de salles isolantes, nécessitait une grande coordination parmi les réfugiés. Elle satisfaisait le double impératif d'une défense efficace et d'un grand nombre d'accès, permettant en cas d'alerte une évacuation rapide du village de surface. Les meules constituaient l'axe essentiel de la défense, mais l'étroitesse des couloirs, leur faible hauteur et l'existence d'une chatière renforçaient encore l'efficacité des disques de pierre.

Cette forteresse souterraine a bel et bien été occupée, preuves en sont les traces laissées sur les parois d'une salle par les ouvertures et fermetures d'une porte de pierre et les quelques poteries parvenues jusqu'à nous. Grâce à la datation de l'une d'entre elles et à l'étude de l'histoire de la Cappadoce, il est possible de situer une de ces occupations au début du XV<sup>e</sup> siècle.

En raison du bon état de la cité souterraine et de son très haut degré d'organisation défensive, il semble même que le réseau ait été creusé aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, seule période majeure de troubles postérieure à l'insécurité des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles. Cette dernière, due aux razzias arabes, correspond certainement au creusement de « villes souterraines » plus primitives comme Kaymakli et Dérinkuyu.

Ainsi, l'élaboration du village refuge souterrain défensif de Sivasa aurait été dictée par la menace grandissante de Tamerlan, effroyable conquérant devancé par sa sinistre réputation. Préservé par le cours du temps, cet impressionnant dédale nous a offert un voyage dans le passé, nous propulsant quelque cinq siècles plus tôt...